

La Sagouine d'Antonine Maillet

Denis Saint-Jacques

Volume 8, numéro 1, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600288ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600288ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saint-Jacques, D. (1974). Compte rendu de [*La Sagouine* d'Antonine Maillet]. *Voix et images du pays*, 8(1), 193-196. <https://doi.org/10.7202/600288ar>

La Sagouine d'Antonine Maillet

Il y avait déjà une Sagouine parmi *les Crasseux* qu'Antonine Maillet nous présentait en 1968¹. On y trouvait aussi bien la Sainte, Noume et l'Original. C'était à une époque où l'auteur se livrait en des déclarations sans ambages : « Moi, je vas raconter des histoires. Des histoires pas vraies [...] Mentir c'est donner l'existence aux multiples possibles qui nous tentent [...] on appelle ça créer et cet euphémisme nous justifie² ». Mais il arrive qu'en embellissant les choses, les mensonges justement nous trompent comme le signalait à propos de cette pièce Maximilien Laroche³. Depuis, Antonine Maillet en a tiré sa leçon : « C'est une histoire vraie que je vous raconte [...]. Je vous la livre comme elle [la Sagouine] est, sans retouches à ses rides, ses gerçures, ou sa langue. [...] je l'ai entendue⁴ ». Choisissons-nous de la croire ? Et alors de supposer qu'ici la menteuse d'autrefois ne crée plus ?

La Sagouine, cette femme faite texte, ne sait plus bien à quoi elle appartient : au théâtre, comme son inclusion dans une collection dramatique (« répertoire acadien », où elle figure seule jusqu'à présent), l'appui du Centre des

1. *Théâtre Vivant*, n° 5, 1968.

2. *Les Crasseux*, *loc. cit.*, p. 9.

3. *Livres et auteurs canadiens 1968*, p. 75.

4. Antonine Maillet, *la Sagouine*, (Pièce pour une femme seule), Montréal, Leméac, « Répertoire acadien », 1971, p. 9.

auteurs dramatiques, son sous-titre *pièce pour une femme seule* et les multiples représentations le donneraient à penser, ou au roman ainsi que sa classification parmi les romans dans *Livres et auteurs québécois 1971*⁵, la remarque de l'auteur : « C'est une histoire que je vous raconte », l'absence de toute indication scénique et le recours à la pure parole permettent d'autre part de le croire. L'auteur, quand on lui demande son avis sur ce point, feint de n'en pas avoir. Ce sera donc comme on voudra.

Curieux texte, en tous cas, sans intrigue, qui vise à donner la vision du monde qu'a, du miroir fourni par son seau d'eau sale, une vieille femme de ménage acadienne. La Sagouine se remémore sa vie passée, narre quelque amusante anecdote, s'inquiète de la destinée et cherche un sens à sa vie. Cela la conduit de *la Loterie aux Cartes*, de Noël au *Printemps*, de *la Guerre au Recensement*, des *Bancs d'Église à l'Enterrement*, mais surtout de *la Jeunesse à la Mort* et même à *la Résurrection* en seize monologues qu'aucune action ne cherche à enchaîner. À son âge, la Sagouine n'agit plus, elle parle encore un peu avant de mourir. Cette parole peut-elle donner une raison d'être à son existence ? En quoi lui appartient-elle cette existence que les circonstances lui ont toujours imposée ? De fait, elle nous parle peu d'elle-même, discrétion étonnante pour une femme aussi bavarde. Les aventures qu'elle rapporte sont souvent arrivées à d'autres : la Sainte, Frank à Thiophie, le pauvre Jos, ou alors elles touchent tout ce monde des Crasseux. Les choses appartiennent à Dieu, aux prêtres qui le représentent et aux riches, marchands, avocats, médecins ou politiciens. La Sagouine n'a que l'eau, celle qui apportait les marins à la jeune fille, celle qui recouvre les mouques, les coques et les huîtres, celle qui inonde les maisons aux grandes marées et enfin celle qui remplit son seau. Mais l'eau fuit, on ne la retient pas, personne ne la possède. La Sagouine n'a rien, plus rien que ses mots.

Et quels mots : « faire zire, usses, bouchure, mocauque, boquouite » ! Et quelles tournures : « Alors Gapi m'a avisée, pis je l'ai avisé [...] je pouvions pas toute aouère [...] fallit qu'une parsoune ayit la phale ben basse » ! La Sagouine parle une langue qui disparaît, le français d'Acadie, presque pur ; on y trouve assez peu d'anglicismes⁶, ce n'est pas encore le chiac. Il est bien à craindre que l'émouvant patois de la Sagouine ne meurre avec elle. Elle a un ton déjà anachronique ; Antonine Maillet y entend même une langue du seizième siècle et lui trouve un reposoir littéraire pour qu'on sache bien ce qui se perd là. Ce qui est déjà perdu, semble-t-il : les « stamps » du gouvernement, les « mackinaw »

5. Voir p. 39 et 349.

6. A noter celui-ci, amusant : « dentifreeze » pour dentifrice.

« overall » et « gum-rubber » des « shops », les « dôrés » et la « feed » nécessaires aux « jobs », les « grades » [années de l'école] l'envahissent. Avec une langue du seizième, on parle difficilement au vingtième. La Sagouine est beaucoup plus vieille qu'elle ne le croit et on doute qu'Antonine Maillet puisse la sauver, à mettre son discours dans le circuit de la littérature. Peut-on penser qu'il y aura une *Rusurrection* ?... En attendant, comme l'eau, les mots fuient.

Mais, en fuyant, ils tracent par quelques sillons un portrait, celui d'une vieille Acadienne qui n'en a plus pour longtemps, celui d'une vieille Acadie... Les gens âgés moralisent sur les événements pour en tirer des leçons plutôt que des projets, et aussi pour qu'on les écoute une fois encore. La Sagouine ne se comporte pas autrement. Rarement se laisse-t-elle prendre au pur plaisir de raconter : tout lui est occasion de réflexions. La Sagouine est moraliste ; ni très intelligente, ni très passionnée, sa morale va du gros bon sens : « Pornons la chance quand c'est que ça passe » à la superstition : « Si en a un qui mange les prêtres tout rond, c'est ben lui. Ben regardez ce qu'il a l'air itou [...] ça porte malheur que je vous dis », et, pour le lecteur, de la platitude au pittoresque. Là n'est pas l'intérêt de cette pensée, mais bien dans son insuffisance. La Sagouine n'arrive jamais à faire entrer tout à fait ce qu'elle connaît du monde dans le système de valeurs où il devrait trouver place ; elle s'en inquiète elle-même au reste, mais n'a pas de système de rechange.

Elle entend bien derrière son épaule Gapi, son mari, lui souffler que les cartes sont truquées et de se méfier, mais à douter trop, on se retire du jeu et il n'y a plus rien à faire, sauf, comme Gapi, à être le parasite de quelque Sagouine. Étrange et sympathique personnage, ce Gapi dont nous ne connaissons que les commentaires indirectement rapportés par sa femme et qui démontre au nom de la raison qu'il est faux de prétendre que les Américains soient allés sur la lune puisqu'il ne s'y trouve rien à manger, rien dont on puisse tirer un profit concret, et également faux qu'ils fassent la guerre au Viêt-nam puisqu'ils n'ont rien à y faire et que d'ailleurs étant donné leur puissance s'il y avait eu une guerre il y a longtemps qu'ils auraient gagné. « C'est toute de la propagation qu'il a dit [...]. Ben ils pogneront point Gapi à crouère à leux histouères. »

Mais il est d'autres genres d'histouères auxquels Gapi ne peut croire et elles concernent la religion. Et là sa méfiance devient plus troublante. En effet, la clé du monde de la Sagouine, l'explication en dernière instance des phénomènes incompréhensibles se trouve entre les mains de Dieu, un « Djeu » qui serait « infinitivement bon » auquel elle aimerait s'abandonner le plus simplement du monde. Mais il faut passer par la religion et pour des Crasseux « c'est ben

malaisé ! ». Il faut pouvoir s'entendre avec *les Prêtres*, administrateurs du royaume de Dieu et d'abord respecter leurs règlements et leur rendre leur dû. De *Noël* à *l'Enterrement*, en passant par les *Bancs d'église*, tout est fait pour les riches, tout se paie et les « gens d'en bas » peuvent difficilement y trouver leur compte. « Ma foi de Bon Djeu, un homme d'en bas qui tchent fidèlement ses commandements, c'est quasiment un clopeux qui ferait des somersets sur un fil alectrique ». Cette religion ne paraît pas « infinitivement juste », mais c'est la seule chance d'échapper à la misère, alors mieux vaut se plier à son jeu, ne pas écouter Gapi et peut-être un jour « reposer ses vieux ous ».

Nul doute qu'Antonine Maillet elle aussi ne voie la religion comme l'opium de son peuple. Son héroïne hors de là a peu d'inquiétudes. En politique, le *Recensement* la force à se chercher maladroitement une identité nationale, et ailleurs les « alections » fournissent l'occasion de commentaires prévisibles au sujet des promesses électorales. Paysanne vivant aux marges de la société de consommation, la Sagouine a encore moins de conscience de classe que de conscience nationale. Elle n'est pas de ceux qu'il est besoin de disperser, elle est de ceux qu'on domine et qui servent. Sa vie a une fin révélée à laquelle elle ne comprend goutte, mais enfin se cramponne tout de même. Ce qui lui manque, c'est le pouvoir d'imaginer autre chose sur terre.

Antonine Maillet aime beaucoup la Sagouine, il faut l'en entendre parler ; c'est pour elle une personne vraie et qui lui tient à cœur. Et pourtant qu'en fait-elle ? Comme la Sagouine, elle parle ; elle la parle. Mais cette parole qu'on reprend ici pour nous la transmettre, parole d'impuissance et de soumission, est préférée avec enthousiasme et fierté. Il y a, on le sent, un renversement de valeurs. Le lecteur auquel on s'adresse doit faire de ce texte un usage auquel les événements d'un beau film *l'Acadie, l'Acadie* indiquent une direction. Il est à croire que vivant à Montréal et enseignant à Québec, Antonine Maillet cherche comme son héroïne à produire de sa narration quelque morale, mais qu'on pourrait aussi entendre au Québec. La Sagouine a toujours servi, on aliène ici jusqu'à son verbe pour qu'il serve aussi dans les lignes d'un petit livre qui ne sait ce qu'il est sinon cela : une servitude qui cherche à se dire par l'émotion et les mots d'une vieille femme qui n'a plus rien.

DENIS SAINT-JACQUES
Université Laval